

The Hudsucker Proxy (Opération Hudsucker)

Martin Delisle

Number 172, May–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59456ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delisle, M. (1994). *The Hudsucker Proxy (Opération Hudsucker)*. *Séquences*, (172), 40–40.

The Hudsucker Proxy

■ Imaginez un vaste panorama composé de gratte-ciel avec d'innombrables fenêtres éclairées. La neige tombe en gros flocons ouatés. La lumière en arrière-plan est légèrement ambrée. Au centre du cadre, un immeuble se distingue par l'immense horloge sise à son sommet et par l'inscription au néon juste en dessous: «The future is now». La caméra s'en approche alors qu'une belle voix de basse en hors champ fait une mise en situation, un peu à la Orson Welles dans *Citizen*

mélodramatique (*Raising Arizona*, 1987), le film de gangsters (*Miller's Crossing*, 1990) et le drame psychologique (*Barton Fink*⁽¹⁾, 1991).

À la fin de 1958, Norville Barnes, frais émoulu d'une petite école d'administration, travaille dans l'immense salle de courrier de la «Hudsucker Industries» quand son président, Monsieur Hudsucker, décide de se jeter dans le vide en pleine réunion du conseil d'administration. Ce suicide met en jeu les profits des autres membres dudit conseil, puisque les parts du président doivent à sa mort être

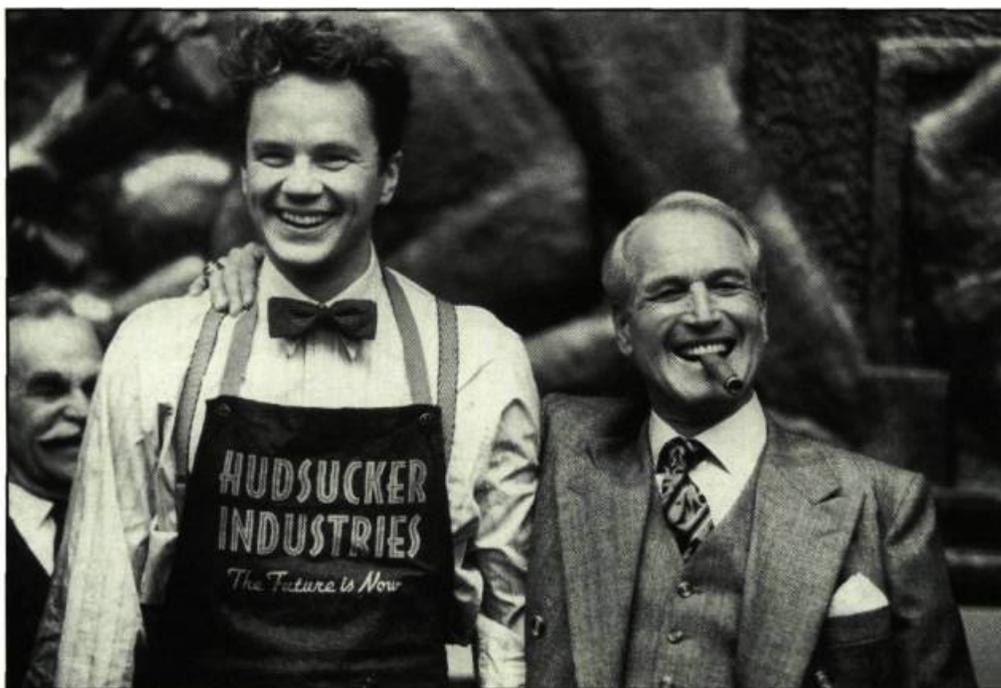
l'incongru des situations et par un rythme absolument effréné.

Tim Robbins livre une performance époustouflante. Il passe sans effort apparent de la naïveté la plus totale d'un jeune novice à l'arrogance extrême d'un président de compagnie qui exige le respect qu'on lui doit. Mais, il reste attachant et il se dégage toujours de son personnage quelque chose de comique, que ce soit dans son expression ou dans sa gestuelle. Il rappelle parfois Jacques Tati dans sa démarche ou Chaplin dans sa candeur face aux pires situations.

Paul Newman, lui, campe un personnage caricatural et son jeu s'en trouve bien limité. Il ne démontre presque aucune expression: il se contente de tirer sur un énorme cigare, de parler dans sa barbe et de se comporter comme un despote envers ses subalternes.

On aurait souhaité que Jennifer Jason Leigh soit aussi bien servie par les scénaristes Coen que Tim Robbins. Certes, elle démontre une aptitude à la comédie qu'on ne lui connaissait pas vraiment, mais son rôle ressemble à un cliché: la journaliste ambitieuse qui veut inspirer le respect à ses collègues mâles et qui, pour ce faire, se comporte comme eux en tentant d'oublier toute sa féminité. On comprend donc mal comment Norville peut s'éprendre d'elle aussi rapidement.

Néanmoins, on se laisse emporter par la frénésie de ce film. On ne s'ennuie pas une seconde et on s'amuse plutôt bien. Sans crier au génie, on peut affirmer que les Coen apportent une bouffée d'air frais dans un cinéma américain qui en a bien besoin.



Tim Robbins et Paul Newman

Kane. Une fenêtre s'ouvre. Un homme portant un tablier sur lequel est inscrit «Hudsucker Industries» en sort. Il se dresse de façon hésitante sur le rebord... Bienvenue au merveilleux monde des frères Coen. Laissez-vous emporter, vous ne le regretterez pas!

Joel (réalisateur et scénariste) et Ethan (producteur et scénariste) Coen se sont démarqués dès leur premier film des conventions et des sentiers battus hollywoodiens. Iconoclastes dans l'âme, par leur style et par leur écriture cinématographique tout à fait personnelle, ils ont créé leur univers à eux. À la fois excentrique et hautement stylisé, on le retrouve dans tous leurs films avec, en plus, un rare éclectisme dans les genres, le suspense (*Blood Simple*, 1985), la comédie

vendues au grand public. Il faut un remplaçant, pourvu qu'il n'inspire aucune confiance. La cote des actions de la Hudsucker doivent chuter radicalement pour qu'on puisse les racheter à rabais. Or, Norville doit livrer une lettre urgente à Sidney J. Mussburger, le bras droit de Hudsucker. Le candidat est tout trouvé! Mais une fois en place, il devient un empêcheur de tourner en rond...

Partant d'un thème quelque peu éculé, **The Hudsucker Proxy** nous plonge dans des références au «grand» cinéma américain: une histoire à la Frank Capra avec la finesse et l'humour dans les dialogues propres à Preston Sturges ou à Howard Hawks. Les Coen y ont ajouté leur touche personnelle par le comique et

Martin Delisle

(1) Ce film leur a valu la Palme d'Or à Cannes en 1991.

THE HUDSUCKER PROXY (Opération Hudsucker) — Réal.: Joel Coen — Scén.: Joel Coen, Ethan Coen, Sam Raimi — Phot.: Roger Deakins — Mont.: Thom Noble — Mus.: Carter Burwell — Son.: Allan Byer — Dir.art.: Leslie McDonald — Cost.: Richard Hornung — Int.: Tim Robbins (Norville Barnes), Jennifer Jason Leigh (Amy Archer), Paul Newman (Sidney J. Mussburger), Charles Durning (Waring Hudsucker), John Mahoney (Chief), Jim True (Buzz), William Cobbs (Moses), Bruce Campbell (Smitty), Joe Grifasi (Lou), John Seitz (Benny), Steve Buscemi (barman beatnik), Peter Gallagher (Vic Tenetta) — Prod.: Ethan Coen — États-Unis — 1994 — 111 minutes — Dist.: Warner Bros.